

**Première du 368e Plans-Fixes, le 2 octobre 2023, à 19h., Cinémas du Grütli, Genève.  
Entrée libre.**

## **Jane Friedrich**

### **Comédienne**

### **Côté jardin**

Tourné à Chancy le 17 mai 2023, 56'36 min.

Interlocuteur : Patrick Ferla

Images : Gilles Vuissoz

Son : Lionel Darbellay

Délégué de production : Alexandre Mejenski

### **En présence de Jane Friedrich et de Patrick Ferla**

*Dis-tance : des verstes, des milliers...  
On nous a dis-persés, dé-liés,  
Pour qu'on se tienne bien : trans-plantés  
Sur la terre à deux extrémités...*

La lecture d'un poème, extrait du recueil « Tentative de jalousie » (1), de la poétesse russe Marina Tsvetaeva, ouvre le Plans-Fixes de Jane Friedrich. Une œuvre poétique, autoportrait de la tragédie d'une existence, que commenta en ces termes Joseph Brodsky : « Jamais, une voix plus passionnée n'avait retenti dans la poésie russe du XXe siècle. »

Insolemment libre, cette voix est celle d'une autrice au destin bouleversant. Née en 1892 dans la Russie tsariste, Marina Tsvetaeva connut l'exil, la pauvreté et l'enfermement. A Berlin, à Prague et à Paris, avant de se suicider, par pendaison, en Union soviétique. A l'âge de 49 ans. Ce sont ces textes, fiévreux, engagés et critiques - *Mon Pouchkine, le Ciel brûle, Averse de lumière, Lettres à Anna* - et leur écriture, où galopent invention linguistique et folle syntaxe (d'où la difficulté de les traduire), que fait résonner la comédienne (2). Dans l'ardent désir de saluer une culture russe souvent vilipendée à l'heure de la guerre en Ukraine : « *J'ai choisi ce poème, dédié en 1925 à Boris Pasternak, car il témoigne de ce que nous vivons et j'ai pensé que, si c'était bien de parler de soi comme je le fais dans ce Plans-Fixes qui m'honore, on ne peut pas le faire sans tenir compte de l'état du monde.* » Marina Tsvetaeva que Jane a incarné, au théâtre, dans la pièce de Véronique Olmi, « Le Passage », mise en scène par Brigitte Jaques. A Paris, au Théâtre des Abbesses et au Théâtre de Vidy (1997-1998.) Pour devenir cette poétesse dont les écrits lui étaient familiers, elle veut tout savoir de sa vie. Elle lit, relit puis, avant la rencontre sur scène, elle dit avoir beaucoup travaillé « *le côté concret du rôle : quand je trouve les chaussures du personnage, ça y est !* »

### **Baudelaire, Verlaine, Lamartine, au fil de l'eau**

La poésie, la littérature, passion jamais démentie : alors qu'elle s'ennuie à l'Ecole supérieure de jeunes filles, elle lui préfère souvent l'école... buissonnière : « *Je quittais la maison avec plein de bonnes intentions comme une bonne fille quand, arrivée à la gare de Cornavin, je prenais le trottoir de droite en direction de la rue Voltaire. Puis, me retournant, j'empruntais un autre chemin qui me*

conduisait au bord du lac. Avec les cinq francs que l'on m'avait donnés pour la récréation, je louais une barque sur le Quai du Mont-Blanc. Elle me coûtait deux francs. Je ramais jusqu'au Creux de Genthod et laissais glisser mon embarcation jusqu'à Genève. Je tirais alors de ma sacoche d'écolière, où il n'y avait pas que des cahiers, plein de petits Larousse, Alfred de Vigny, Lamartine, Baudelaire, Verlaine... Et je lisais à haute voix, au fil de l'eau. »

« **Le théâtre, c'est aventureux** »

Avec ses mots, ses références, son vécu et son imaginaire, Jane Friedrich dit du théâtre qu'il est « *aventureux* ». Alors, on la croit sur parole quand on lui fait remarquer qu'elle est une grande comédienne – un mètre 72 répond-elle dans un sourire, plus de 50 ans sur les planches, en Suisse, à Paris et dans la France de la décentralisation. Elle qui assure n'avoir pas vu le temps passer n'a rien oublié de ses débuts au Conservatoire de Genève, de ses années d'apprentissage avec Greta Prozor et de cette première fois, sur scène, à vingt ans, dans la pièce de Walter Weideli, *Réussir à Chicago*. Au Théâtre de Carouge où elle fit la connaissance de celui qu'elle considère comme un maître, François Simon. Plus de 50 ans de théâtre avec, imparfaite sélection, Brecht, *Grand'Peur et misère du III<sup>e</sup> Reich*, mise en scène de François Rochaix (1964), Beckett, *Fin de partie* (Marcel Robert, 1970), Pirandello, *L'Étau* (Hervé Loichemol, 1977), Max Frisch, *Don Juan ou l'amour de la géométrie* (Michel Soutter, 1982) Hélène Bezençon, *Annemarie Schwarzenbach ou le mal du pays* (Anne Bisang, 1997), Michel Beretti, *Dunant* (Simone Audemars, 2003). Et aussi, *La Mission*, de Heiner Müller et, *Au perroquet vert*, d'Arthur Schnitzler, présentés au Festival d'Avignon par Matthias Langhoff dont elle fut l'assistante (1989). Et encore, *Pas*, de Samuel Beckett, qu'elle crée avec Laurence Montandon en 1979 et reprend, avec un immense succès, 46 ans plus tard...

Le théâtre a rempli, habité votre vie ? « Oui, affirmatif » lance-t-elle pour ajouter aussitôt : « Il n'a pas été le seul. Je n'ai pas connu qu'une vie *théâtre-théâtre, comédienne-comédienne*, j'ai adoré être maman poule, j'ai adoré être amoureuse, vivre avec un alter égo mâle... » Cet alter égo, son amoureux, Michel Rappo (3), disparu quelques mois avant le tournage de ce Plans-Fixes. Michel, le père de Laurence, dite Lolette, une enfant trisomique qu'évoque avec une infinie tendresse celle qui, durant 17 ans, fut une maman poule extraordinaire.

Si le théâtre, c'est raconter la vie, ce Plans-Fixes à la grâce mozartienne raconte un peu, beaucoup, passionnément celle de Jane, dite Jeanne. Jane ? Vous découvrirez, au cours de cet entretien filmé, pourquoi ses parents avaient choisi d'angliciser son prénom...

(1) Collection Poésie/Gallimard (n° 338), Gallimard.

(2) Dans un effet de miroir à la Tarkovski, Alexandre Mejenski donne lecture de ce poème en langue russe.

(3) Directeur des Écoles d'Art de Genève de 1971 à 1986, Michel Rappo dirigea ensuite l'École supérieure d'art visuel (ESAV) de 1986 à 1992.